

# La Côte d'or entre le Prah et le Volta

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **6 (1885)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-132600>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M. Rigail de Lastours, attaché depuis trois ans à la mission de Savorgnan de Brazza, et chef des postes de l'Ogôoué, est mort des suites d'une fièvre pernicieuse.

Le Dr Carl Passavant, qui a dû renoncer à son projet d'expédition de la baie de Cameroon au lac Albert, a dû s'arrêter à Madère, pour y rétablir sa santé éprouvée par le climat du golfe de Guinée.

M. Flegel, qui était parti de Brass pour remonter le Niger et le Bénoué, en vue de découvrir une route, de ce cours d'eau à la rivière Cameroon, a vu sa chaloupe à vapeur échouer près de Lokodja; deux des canots qu'elle emmenait avec elle ont été brisés. L'explorateur a été obligé de revenir à Brass.

M. Edouard Viard, déjà connu par ses voyages au Niger et au Bénoué organise une nouvelle expédition à destination du lac Liba. Il se propose d'explorer la région inconnue où doit se trouver ce lac présumé, et de répandre, parmi les populations de cette partie de l'Afrique centrale, de nombreux spécimens de l'industrie française. M. Henry Estève, capitaine de frégate en retraite, est attaché à l'expédition.

La Société française d'encouragement pour les missions africaines a expédié à MM. Jacques et Morin, missionnaires au Sénégal, un petit chemin de fer Decauville, destiné à relier le poste de Dagana à la nouvelle station en voie de formation à Kerbala, à 8 kilomètres du fleuve, sur un terrain plus élevé. Elle a fait expédier également une charrette établie sur les indications de M. Jacques, qui sait par expérience combien la plus grande prudence est nécessaire pour éviter les effets du climat et d'un soleil de feu, sous lequel la marche prolongée est souvent une témérité.

Mgr Biehl, missionnaire au Sénégal, ira prochainement fonder une nouvelle station à Bammakou, sur le Niger.

M. Seignac-Lesseps, gouverneur du Sénégal, dans un récent voyage sur le haut fleuve, a signé, avec le chef du Foutah, Abdul-Boubakar, un nouveau traité par lequel ce chef influent s'est engagé à protéger tous les sujets français dans le Foutah, et à faciliter la construction d'une ligne télégraphique destinée à combler la lacune qui sépare le réseau du bas Sénégal de celui du haut fleuve. Cette ligne achevée, Paris se trouvera en communication directe avec Bammakou.

Les explorateurs portugais Capello et Ivens sont arrivés à Lisbonne, où ils ont été l'objet d'une ovation des plus méritées. Nous reviendrons sur les résultats de leur voyage dès que leur rapport aura été publié.

## LA COTE D'OR ENTRE LE PRAH ET LE VOLTA

Située au centre de la Guinée supérieure, la Côte d'Or embrasse, non seulement le littoral de 480 kilom. entre le 3°20' long. O. et le 0°40' long. E., placé sous le protectorat de l'Angleterre, mais encore un territoire assez étendu, à l'intérieur, où la civilisation tend à pénétrer, sous

la double influence des rapports de l'administration anglaise avec le royaume des Achantis et des missions de la Société de Bâle ; de la côte, celles-ci ont déjà atteint le plateau, où leur poste le plus avancé, Abétifi, est occupé par notre compatriote M. le missionnaire Ramseyer.

Nos lecteurs se rappellent, qu'il y a trois ans, le Comité de Bâle adjoignit à son délégué, M. Prétorius, chargé de visiter les stations de la Côte d'Or, M. le Dr Mähly, avec la mission spéciale d'étudier tout ce qui se rattache à la climatologie de cette partie de l'Afrique. On comptait recueillir des renseignements sûrs, qui permissent de donner aux missionnaires les conseils les plus sages au point de vue de l'hygiène, de l'alimentation, du vêtement, du logement, du travail, des voyages, afin de prévenir si possible les ravages que la maladie fait dans leurs rangs. Après s'être acquitté de son mandat, et avoir fait à Salaga un voyage, pour chercher un emplacement convenable à l'établissement d'un sanatorium, le Dr Mähly a remis au Comité des missions un rapport spécial sur la question qu'il avait été chargé d'étudier. Sans doute ce Comité en fera connaître ce qui peut intéresser plus particulièrement les amis des missions et ceux qui ont des intérêts directs à la Côte d'Or, mais jusqu'à présent il n'en a rien été publié. En revanche, M. Albert Riggenschach a fourni aux *Verhandlungen* de la Société des sciences naturelles de Bâle (VII Theil, 3 Heft, p. 753-794), un mémoire sur la climatologie de la Côte d'Or <sup>1</sup>, basé essentiellement sur les matériaux mis à sa disposition par M. Mähly, qui vient de donner lui-même, dans la même publication (p. 809-852), un travail spécial sur la géographie et l'ethnographie de la Côte d'Or <sup>2</sup>. Cette dernière étude est accompagnée d'une carte, dressée par notre collaborateur M. le professeur Rosier, et dont M. Mähly a bien voulu nous autoriser à faire faire un tirage à part pour notre journal <sup>3</sup>. Voulant faire un travail scientifique, M. Mähly a renoncé à tous les détails pittoresques qu'aurait pu lui fournir le récit du voyage, qu'il savait d'ailleurs devoir être rédigé par un de ses compagnons, le missionnaire indigène D. Asanté. Celui-ci a, en effet, envoyé à la Société de Bâle un récit, dont le missionnaire Christaller a fourni des extraits aux *Mittheilungen* de la Société de géographie de Thuringe, à Iéna <sup>4</sup>. S'étant séparé du Dr Mähly à Salaga, pour faire une

<sup>1</sup> Zum Klima der Goldküste, von A. Riggenschach, Basel (J. G. Baur), 1885, in-8°

<sup>2</sup> Zur Geographie und Ethnographie der Goldküste, mit Karte, von Dr E. Mähly, Basel (J. G. Baur), 1885, in-8°.

<sup>3</sup> Voir à la fin de cette livraison.

<sup>4</sup> Band IV, Heft 1 und 2, p. 15-40.

exploration au N.-E. et revenir à Anum par la région montagneuse située à l'est du Volta, D. Asanté en a rapporté des renseignements importants sur cette partie du pays encore inexplorée jusqu'ici. D'autre part, M. Ramseyer, parti d'Abétifi, au mois de mars de l'année dernière, a fait, à l'ouest du Volta, jusqu'à Ateobou et à Krakyé, une excursion, dont les mêmes *Mittheilungen* ont donné un récit<sup>1</sup>, qui renferme des données confirmant pleinement les observations du D<sup>r</sup> Mähly. Celui-ci a pu, pour sa carte, profiter de tous les renseignements rapportés par les derniers voyageurs, aussi peut-on dire qu'elle est la plus exacte et la plus complète de toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

C'est dans la partie de la Côte d'Or à l'est du Prah, qu'ont été fondées les stations de la Société des missions de Bâle, dont deux sont situées en pays indépendants, au delà des limites du protectorat anglais. Tandis que les trafiquants et les employés européens résident presque exclusivement à la côte et ne voyagent qu'exceptionnellement à l'intérieur, les missionnaires, de leurs diverses stations, parcourent le pays dans toutes les directions, et sont en définitive les seuls qui apprennent véritablement à en connaître les conditions topographiques. Quoique les déterminations astronomiques fassent encore à peu près complètement défaut, la Société de Bâle a pu, d'après les nombreux voyages de ses missionnaires, dresser au 1/300,000, une carte (voy. p. 191) qui surpasse à tous égards les cartes anglaises publiées jusqu'ici. En effet, comme le fait remarquer M. Mähly, celles-ci présentent des lacunes considérables et des erreurs, même tout près de la côte. La carte publiée par la Société de Bâle renferme cependant quelques incorrections qu'explique sa publication antérieure aux observations rapportées par le D<sup>r</sup> Mähly; celui-ci a pu donner les corrections dans la sienne, qui s'étend jusqu'au delà de 8° 40' lat. N., tandis que la précédente ne dépassait pas 6° 50'. De plus, il a pu y tracer les deux itinéraires de D. Asanté et de F. Ramseyer à l'est et à l'ouest du Volta.

Le Volta et ses affluents servent pour ainsi dire de base à la carte nouvelle. Jusqu'ici l'esquisse approximative de Bonnat, publiée dans l'*Explorateur*, en 1876, était le seul travail original que l'on possédât sur cette partie de l'Afrique. Bonnat avait remonté ce fleuve en canot sur un parcours de 400 kilom., puis, marchant vers le nord, il avait atteint Salaga, à 37 kilom. du Volta. C'était le premier Européen qui eût vu cette ville. Toutefois, il n'avait appris à connaître les rives du fleuve que partiellement. M. Mähly et ses compagnons de voyage ont fait la

<sup>1</sup> Hett 3, p. 69-87.

plus grande partie de leur excursion par terre ; ce n'est qu'au retour, à partir d'Akoroso, qu'ils ont pris la voie du fleuve ; mais, soit à l'aller, soit au retour, les observations ont été faites avec le plus grand soin, et les données fournies par le voyageur nous paraissent extrêmement utiles pour les futurs explorateurs de cette partie de l'Afrique. Nous les résumerons en quelques pages.

Le Volta est vraisemblablement le cours d'eau le plus important du vaste territoire qui s'étend entre le Niger et la Gambie ; moins grand que cette dernière, il est presque insignifiant en comparaison du Niger, avec les bouches duquel beaucoup de géographes, au commencement de ce siècle, confondaient son embouchure. Dès lors, le cours inférieur du Niger a été découvert, et cependant Johnston, en 1882, et Paulitschke, en 1884, croyaient encore que ce serait par le Volta qu'on pénétrerait un jour dans les régions du Niger supérieur.

Comme celle de presque tous les cours d'eau de l'Afrique occidentale, l'embouchure du Volta est obstruée par une barre ; mais celle-ci est, une fois par an, rompue et emportée en grande partie par les hautes eaux. Toutefois, le danger pour les bateaux ne réside pas seulement dans le peu de hauteur des eaux au-dessus de la barre, il est surtout dans la violence avec laquelle les vagues déferlent sur le rivage. Plusieurs petits vapeurs cependant ont déjà réussi à franchir la barre. Au delà de la passe, relativement étroite, se trouve un bassin de cinq kilomètres de large, où les îles abondent, puis le fleuve traverse, en décrivant un grand arc de cercle, un vaste terrain d'alluvion formé par lui, et présente, dans cette partie de son cours, d'assez nombreux bancs de sable ; malgré cela, les vapeurs de rivière peuvent le remonter presque toute l'année sur une longueur de 70 kilom. Là se trouve le premier bas-fond rocheux. A l'époque de la crue des eaux, les vapeurs remontent encore à 15 kilom. en amont, jusqu'à Akousé, le poste de commerce européen le plus avancé, le seul qui ne soit pas sur le littoral. De très petits remorqueurs circulent en tout temps jusqu'ici ; il est vrai qu'aux eaux basses, ils touchent çà et là sur les bancs de sable.

Au delà d'Akousé se trouve le premier des rapides qui opposent un si grand obstacle à des communications régulières par eau, et dont on n'a pas compté moins de quinze sur une longueur de 300 kilom. Toutefois, il ne faut pas se représenter ces rapides comme des cascades ou des cataractes ; la différence de niveau entre le bas et le haut des rapides n'est que de quelques pieds. L'obstacle provient moins du courant, que du peu de hauteur de l'eau sur de puissantes barres de rochers, souvent doubles et triples, qui s'étendent tout au travers du fleuve. On en trouve

de semblables près de Kpong et de Senkyé, où d'ailleurs le lit du fleuve s'élargit et présente de nombreuses îles. A Krakyé, où M. Ramseyer atteignait le Volta le 28 mars, le fleuve était alors si bas, que les nombreux rochers qu'il avait vus en septembre, dans un précédent voyage, couverts par les eaux, s'élevaient au-dessus de l'eau à une hauteur de 5<sup>m</sup> ou 6<sup>m</sup>, et les bateliers qui lui firent traverser le fleuve durent faire quantité de tours et détours entre les blocs de rochers avant de le déposer sur l'autre rive.

C'est à Akwam, à 105 kilom. de l'embouchure, que le Volta se fraie un passage dans le bas pays, à travers une porte de rocher qui a à peine 25<sup>m</sup> de large. L'eau y est profonde et le passage ne présente pas de danger. A 20 kilom. en amont de ce point, il reçoit son affluent inférieur le plus considérable, l'Afram, puis viennent, sur la rive gauche, l'Abo, le Konsou, l'Asouoko, l'Oti et la Daka, traversés près de leur confluent par les deux caravanes de MM. Mähly et Ramseyer, et dans leur cours supérieur, par D. Asanté.

Jusqu'à 270 kilom. de l'embouchure, à Akoroso, la pente mesurée avec grand soin par le D<sup>r</sup> Mähly, ne dépasse pas 0<sup>m</sup>13 par kilomètre ; mais à 50 kilom. en amont, la différence de niveau indiquée par le baromètre est déjà de 9 mètres ; et à 40 kilom. plus avant, le plus haut point du fleuve touché par l'explorateur, il put constater que dans cette section la pente est encore plus forte.

La largeur du fleuve dans son cours inférieur, est rarement moindre d'un kilomètre et souvent elle est supérieure ; dans son cours moyen elle est en général de 700<sup>m</sup>, mais elle atteint souvent un kilomètre. Encore ces données se rapportent-elles à l'époque des eaux basses, et sont-elles considérablement modifiées chaque année. En effet, l'eau commence à monter lentement en juillet ; en 4 ou 6 semaines elle atteint son maximum qui, à Akousé, est de 12<sup>m</sup> ; mais en amont il est de 15<sup>m</sup> et plus. Alors, non seulement le lit du fleuve est tout à fait rempli, mais encore les terrains bas des bords sont inondés sur plusieurs lieues d'étendue. Les habitations construites sur le rivage sont souvent emportées, aussi ont-elles un caractère tout à fait primitif et temporaire. Les villages proprement dits sont tous situés à distance du Volta, et n'ont que leurs ports sur le fleuve. A l'époque de la crue, les rochers des rapides sont assez recouverts par l'eau pour que d'assez gros vapeurs de rivière puissent les franchir. Une expédition d'exploration commerciale pourrait alors atteindre facilement Salaga ; mais déjà en octobre l'eau baisse rapidement, et le seul moyen de communication qui reste ce sont les petits canots des indigènes.



M. Mähly explique très bien comment il se fait que, tandis que la saison des pluies commence à la côte en avril, la crue du fleuve ne se produise qu'en juillet et soit si lente. La cause en est, d'une part, dans le régime des pluies, d'autre part, dans l'étendue et la configuration du bassin du fleuve dès la région de ses sources.

Les pluies suivant la marche du soleil, s'avancent du sud ; elles atteignent d'abord la côte et la partie inférieure du fleuve, qui, ne recevant pas d'affluents considérables, déverse promptement son surcroît d'eau. Au bout de deux ou trois semaines, le cours moyen et son bassin sont alimentés par les pluies ; mais ce bassin étant, au moins dans sa partie occidentale, extrêmement sec et plat, retient une très forte quantité d'eau. Ce n'est que plus tard encore, lorsque les pluies atteignent le territoire supérieur où se trouvent les sources, que la surabondance d'eau atteint le fleuve, mais la pente étant peu forte, elle n'y descend que lentement. Il n'est point nécessaire de supposer, comme l'a fait M. Queen, un lac du nom de Bouro, au S.-O. de Salaga, à 15 kilom. du fleuve, avec lequel il serait en communication dans la saison des pluies. Il ne s'agit probablement que de marais, comme Bonnat en a vu dans cette région, et le lac Kyirikora, mentionné par les indigènes sur l'autre rive du fleuve, n'est pas autre chose. Le Niger présente, quant à la crue de ses eaux, les mêmes phénomènes que le Volta, et n'a à proprement parler aucun lac.

Quant au relief du pays, il est en général assez simple. En longeant la côte à l'est du Prah, on voit, derrière les falaises, contre lesquelles viennent se briser les longues lames de l'Océan, des collines doucement arrondies, très boisées, ou des montagnes qui ne permettent pas de découvrir l'intérieur du pays. Tout à coup les montagnes se retirent et s'étendent, en forme de chaîne plus élevée, dans la direction du nord. La côte devient basse ; du pont du navire elle paraît même tout à fait plate ; ce n'est que quand on la traverse qu'elle paraît légèrement ondulée. A mesure qu'on s'approche du Volta elle devient complètement plate. Au loin s'élèvent quelques monts isolés, d'une certaine hauteur : le Noyo de 450<sup>m</sup>, le Krobo et le Schaï de 300<sup>m</sup> environ. La chaîne elle-même a une hauteur moyenne de 450<sup>m</sup> ; derrière elle s'en trouvent d'autres qui sont d'abord parallèles, puis s'étendent dans d'autres directions ; moins hautes vers l'Océan, elles s'élèvent davantage vers le nord et atteignent 670<sup>m</sup> dans l'Okwawou, où se trouve Abétifi. Au delà, on pourrait s'attendre à trouver un plateau central élevé ; il n'en est rien ; les montagnes s'abaissent et l'on rencontre une immense plaine intérieure qui s'étend jusqu'au Volta et bien au delà ; les limites occiden-

tales et septentrionales en sont encore complètement inconnues ; la limite orientale est formée par la prolongation de la chaîne principale mentionnée en premier lieu, d'abord basse, bientôt plus haute et en même temps plus large. Plus avant dans l'intérieur, au dire du missionnaire indigène, D. Asanté, elle est d'une hauteur telle que la sommité de 670<sup>m</sup> mesurée dans l'Okwawou, ne peut lui être comparée. Les montagnes doivent s'étendre encore plus au nord, mais au delà, d'après les renseignements fournis par les indigènes, il n'y a plus de chaîne jusqu'au pays des Haoussas.

Des deux côtés du fleuve, la plaine s'élève peu. Salaga, le point le plus haut qui ait été atteint par le Dr Mähly, n'est qu'à 165<sup>m</sup> d'altitude <sup>1</sup>, et de là, aussi loin que le regard peut atteindre vers le nord, on n'aperçoit aucune trace de montagnes. En revanche, les deux sources du Volta doivent jaillir d'une montagne à quatre ou cinq jours de marche au N.-O. de Salaga ; ce pourrait être une ramification des monts de Kong, qui s'étendrait, de Sierra Leone à travers la Guinée supérieure, sur une longueur de 350 kilom. Ce qui appuierait cette hypothèse, c'est l'existence, dans cette région, d'une grande ville du nom de Kong, à 20 ou 24 jours de marche au N.-O. de Coumassie, et d'après Barth, à 26 jours de Salaga. Dans la langue des nègres de la Côte d'Or, jusqu'à Salaga, le mot Kong n'existe pas, tandis que, dans celle des Mandingues du Haut-Sénégal et du Niger, il signifie *tête*, ou montagne. Mungo Park l'avait déjà constaté. Les Mandingues s'étendent du Haut-Niger jusqu'aux sources du Volta au S.-E. ; il y a là des montagnes ; Robertson a même entendu dire qu'il y a des sommités couvertes de neige ; mais cette partie du continent est encore tout à fait inconnue. Entre Yendi et le coude du Niger, Barth est le seul Européen qui ait passé de Say à Sarayjamo. C'est sur ses renseignements que reposent presque toutes les données figurées sur nos cartes, au sud de sa route ; sans ses croquis nous n'aurions là qu'un vaste blanc, un des plus grands que l'Afrique présente aujourd'hui. Les renseignements fournis par le marquis de Buonfanti, sur son itinéraire de Timbouctou au golfe de Guinée, ne l'ont pas fait disparaître. Il y a là à explorer un immense territoire dont les voyageurs ont pu être éloignés par la peur des Achantis ; mais depuis que l'Angleterre a abattu la puissance de ceux-ci dans la guerre de 1874, les habitants des provinces autrefois sujettes de Coumassie et devenues indépendantes, considèrent l'Européen comme leur libérateur

<sup>1</sup> C'est par une erreur de dessin que la carte indique une montagne à l'emplacement de Salaga.



et leur ami. Pendant toute la durée du voyage, M. Mähly et ses compagnons ont trouvé le meilleur accueil, non seulement chez les tribus païennes, mais encore chez les populations déjà mahométanes de Salaga ; s'ils l'eussent voulu, ils auraient pu pénétrer plus loin. Une expédition d'exploration pourrait employer avantageusement la voie du Volta sur un parcours de 400 kilom. environ.

Sur la route d'Abétifi à Ateobou, à travers l'immense plaine de l'Afram et du Volta, M. Ramseyer a rencontré la même bienveillance. Elle est parcourue, à certains moments de l'année, par un grand nombre de voyageurs. Au mois de mars, Sadang, au pied des montagnes de l'Okwawou, fourmillait de gens venant de Salaga ou s'y rendant ; ceux qui en revenaient étaient faciles à reconnaître à leur épuisement ; des esclaves se trouvaient dans leurs rangs, mourant de faim, et cependant heureux d'arriver dans l'Okwawou, où leur sort est généralement moins dur qu'ailleurs, et où la nourriture est abondante ; ils y sont assez rapprochés de la colonie anglaise pour que bon nombre d'entre eux, un peu plus tôt ou un peu plus tard, puissent se réfugier sur un sol libre.

Les nombreux cours d'eau qui sillonnent la plaine en faisaient, en mars, un parc de verdure. Partout croissait un gazon tendre, dont les tiges atteignaient cinquante centimètres de hauteur. Les arbres avaient tout leur feuillage ; on les rencontre par bouquets de demi-heure en demi-heure ; et toutes les trois ou quatre heures des lieux de halte sont préparés, pour permettre au voyageur soit de se reposer, soit de puiser de l'eau. Sur la route se rencontrent des rendez-vous de chasseurs, qui ne sont pas rares dans le pays, le gibier étant très abondant ; ils fument en général leur venaison et l'expédient dans l'Okwawou et dans l'Akem, ou bien ils la vendent aux caravanes qui viennent de Salaga. La route suivie par M. Ramseyer avait été fréquentée jusque-là par les marchands de noix de cola, qui transportaient cette denrée à Salaga où le débit en est très rémunérateur. L'Achanti, l'Akem et l'Okwawou produisent ce fruit en grande quantité. On ne le mange pas, mais on le mâche, et il laisse dans la bouche une saveur amère qui n'est pas désagréable, aussi les tribus de l'intérieur en font-elles des achats considérables ; la noix de cola est pour elles à peu près ce que le tabac est pour les fumeurs. Une charge de ces noix coûte, dans l'Okwawou, fr. 7,50, et se vend jusqu'à 37 et 38 fr. sur le marché de Salaga. Jusque-là, une bonne partie de cette denrée passait par Ateobou, mais la route de Salaga venait de lui être interdite. Le grand fétiche Denk, de Krakyé, l'un des plus redoutés du pays, voulant avoir le monopole de ce trafic, avait obtenu du roi d'Ateobou que la seule route permise aux trafiquants de

noix de cola fût celle de Krakyé. Il prélevait un tribut de 100 noix par charge complète.

Aberewanko est la première localité du territoire d'Ateobou. Les habitants se distinguent des nègres parlant le *tchi*, non seulement par leur langage, le *guang*, la langue de Salaga, mais encore par leur apparence extérieure et par la manière de construire leurs demeures. La plupart des individus sont grands et bien bâtis ; ils ont les joues tatouées. Esclaves de fait, ils jouissent néanmoins d'une liberté qui leur fait presque oublier l'esclavage. Leur village appartient au roi d'Ateobou ; les maisons ont des toits pointus recouverts de gazon, comme dans l'Akuapem ; elles sont construites en deux ailes qui laissent au milieu une longue cour. Les parois et le sol sont couverts d'une sorte de vernis gris foncé qui les durcit complètement. Les plantages de yams que l'on rencontre d'Aberewanko à Ateobou témoignent d'une réelle application au travail. Le terrain est particulièrement léger et friable, aussi la culture est-elle plus facile qu'ailleurs ; outre les yams, le riz et le blé sont aussi cultivés.

Ateobou a dû être une ville plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui ; car aux alentours, surgissent de tous côtés, du sein des hautes herbes, des restes d'enclos. Les maisons ne ressemblent pas à celles de l'Achanti ; hautes de 3<sup>m</sup>, elles sont couvertes de toits parfaitement plats. La rue centrale, longue et large, est bordée d'une double rangée d'arbres magnifiques, dont les troncs énormes prouvent que la ville n'est pas d'hier. Autour de cette rue, ou plutôt de cette allée, se groupent les principaux quartiers, formés en général de 20 ou 30 maisons et séparés par des places spacieuses.

M. Ramseyer et ses compagnons de voyage virent bientôt venir à eux des personnes qui leur apportaient de petites chaises pour se reposer, puis une troupe de gens, accompagnant un porte-épée chargé de leur apprendre que le roi était en séance. Aussitôt ils se mirent en marche pour se présenter devant la cour. Le roi occupait le centre d'un demi-cercle. Ils durent lui donner la main, ainsi qu'à quelques-uns de ses chefs et à sa mère qui se tenait à sa droite ; pour les autres assistants une salutation suffit. Les voyageurs prirent place sur des sièges qui leur avaient été préparés, et toute l'assemblée vint les saluer en défilant devant eux. Le roi portait sur la tête une sorte de turban de soie, d'où pendaient, à droite et à gauche, deux rubans assez longs ; aux doigts et au cou, quantité de bagues et de colliers d'or ; son vêtement, garni de broderies de soie, était de fabrication achantie. Des maisons furent mises à la disposition des arrivants, et à peine ceux-ci y étaient-ils installés, que le roi, voulant s'assurer qu'ils étaient bien logés, vint

les voir avec sa suite ; derrière lui on portait son siège et les images des fétiches protecteurs. Il avait cependant une autre préoccupation. « Tu viens de l'Okwawou, » dit-il à M. Ramseyer, « et tu affirmes que tu n'as point de communication politique à me faire ! Nous avons appris cependant qu'un autre blanc s'est rendu à Coumassie et même jusqu'à Nkoransa (à trois journées de chemin d'Ateobou). On ajoute qu'il doit bientôt arriver ici. Pourquoi deux blancs viennent-ils chez nous, dans le même moment, de deux côtés différents ? » M. Ramseyer put le tranquilliser en lui expliquant que la mission du capitaine Kurby, officier du gouvernement anglais, n'avait aucun rapport avec la sienne, exempte de tout caractère politique.

La maison du roi Gyang Kwakou, auquel M. Ramseyer rendit sa visite, ne se distingue des autres habitations d'Ateobou que par sa hauteur ; elle les dépasse toutes d'un mètre et demi. Le roi se montra bienveillant ; l'entretien roula sur l'Achanti et Coumassie, et le roi raconta à M. Ramseyer qu'autrefois les habitants d'Ateobou devaient livrer chaque année à Coumassie un certain nombre de leurs concitoyens et même de leurs propres enfants, ce qui explique la dépopulation actuelle de la ville. Après avoir prêché devant le roi, ses chefs, sa mère, et tous les habitants groupés devant le palais, M. Ramseyer quitta Ateobou, non sans avoir reçu de beaux présents d'adieu du roi, qui aurait voulu le voir prolonger sa visite.

De là il se dirigea sur Krakyé, où il arriva au bout de cinq jours, en allant presque constamment vers l'est. La peur des Achantis a engagé les chefs et une bonne partie des habitants à se retirer à Krakyé, aussi le pays paraît-il dépeuplé. On n'y voit guère que de l'herbe, des arbres rabougris dont le rare feuillage ne procure aucune ombre ; cependant le sol doit être fertile, car partout les yams prospèrent.

Le 28 mars, M. Ramseyer atteignait le Volta et Krakyé, la fameuse ville du fétiche ; elle doit avoir de 5 à 6000 habitants, mais n'a point de rues proprement dites, chacun posant son habitation où il lui plaît ; elle domine d'environ 20 mètres le niveau du fleuve, mais en septembre, à l'époque des hautes eaux, celles-ci touchent presque aux premières maisons. Krakyé sert de centre commercial pour quantité de tribus de l'intérieur. Ses habitants parlent le guang ; néanmoins ils comprennent tous le tchi. Les trafiquants y séjournent pendant des mois ; ils vont souvent jusqu'à Salaga, quoique les voyages du côté de cette ville ne soient plus aussi fréquents qu'autrefois. On vient plutôt maintenant de Salaga à Krakyé, et les caravanes poussent même jusqu'à la côte. On ne vient pas non plus seulement pour le commerce ; on veut aussi

consulter le fétiche, qui, pour une dispute ou un procès, qui, pour une maladie, qui, pour des embarras de famille; l'oracle rendu est tenu pour irrévocable. Cependant malgré toute la terreur qu'inspire le prêtre du fétiche, son prestige diminue. Peu avant l'arrivée du missionnaire, un homme avait été mis à mort pour avoir osé proclamer le néant du fétiche. L'épouvante règne encore, mais la foi s'en va; la crainte d'ailleurs n'empêche pas certains progrès. Naguère, par exemple, il était défendu à tout le monde d'allumer des lumières, parce que le fétiche les déteste; aujourd'hui cette interdiction est abolie. A 7 kilom. de Krakyé se trouve Kété, lieu de marché, une sorte de Salaga en petit, où l'on vend toute espèce de produits de l'intérieur et d'Europe; des étoffes pour vêtements, des costumes mahométans, des étuis de cuir, des ouvrages de vannerie, des couteaux, des ciseaux, du fil, des aiguilles, des perles. Comme à Salaga, les cauries servent de monnaie.

Après avoir passé l'Asouoko, on entre dans le district de Boem. La rivière est assez torrentueuse; à la suite de fortes pluies, elle entraîne des masses de sable rouge. Ici l'on est déjà près de la montagne, ce dont on s'aperçoit aux forêts de palmiers, qui ne sont pas loin, et au vin de palmier que les jeunes filles offrent aux amateurs.

En continuant à s'avancer vers le sud, on arrive à Tapa, à une douzaine de mètres du sommet d'une montagne d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur toute la chaîne, jusqu'à Anum. Le pays est beau et ressemble à l'Okwawou; il a d'excellente eau et produit des yams, du pisang, du riz et du blé. Le prince d'un des deux villages qui forment le bourg de Tapa, après avoir entendu le missionnaire, insista beaucoup pour qu'il restât au milieu de ses gens et les instruisît. Il en fut de même dans plusieurs des localités que traversa M. Ramseyer jusqu'à Anum, où il rencontra D. Asanté, heureusement revenu de son voyage à Salaga.

Nous empruntons encore, au rapport de ce dernier, quelques renseignements sur Salaga et sur son itinéraire de retour. Avant d'arriver à Salaga, on aperçoit, d'une assez grande distance, une longue rangée, de deux kilom., de maisons ombragées de quelques arbres. Les environs de la ville sont complètement nus; on n'y voit que quelques maigres buissons. A mesure qu'on approche, et quand on entre dans la ville, on est désagréablement affecté par une odeur d'ordures, de fumier et de cadavres en décomposition. Des quartiers entiers, en particulier celui des Achantis, ne sont qu'un tas de décombres. Les rues sont aussi irrégulières que possible; beaucoup de huttes sont sans toit, d'autres sont

inhabitées ; les habitations sont construites très irrégulièrement, l'entrée en est si basse qu'il faut courber la tête jusqu'aux genoux pour pouvoir y entrer. Les salles d'école servent en même temps d'écuries pour les chevaux, et de passages publics pour se rendre dans certains groupes de maisons. Salaga est en décadence ; le commerce s'est déplacé, le trafic des esclaves a diminué, et les habitations, jadis belles, sont si délabrées qu'on ne peut plus les remettre en état.

De Salaga, D. Asanté prit la direction du N.-E., et quoique l'influence musulmane se fasse sentir dans les villages qu'il rencontra, il y trouva une hospitalité cordiale. A Kokrone, le point extrême de son excursion vers l'est, se tient un marché d'ivoire et d'esclaves. De là, le missionnaire reprit la route du sud à travers un pays montagneux, où croît en abondance le palmier qui fournit du vin aux habitants. Dans l'Adélé, chaque chef est en même temps prêtre de la localité qu'il habite. On n'atteint le plateau de Kpaleavé, qu'à travers des monts et des vallées, tantôt boisés, tantôt coupés de ruisseaux et de gorges qui rendent la marche difficile et même périlleuse. Plus au sud, après avoir passé le Wawa, affluent de l'Asouoko, Asanté fut surpris par la nuit dans une ascension de montagne, sur une pente où il y avait à peine un pied de large de terrain plat, et au-dessous de lui se trouvait un profond abîme. Il dut y passer la nuit avec ses gens, sans oser avancer, la pluie ayant rendu le sol très glissant.

A Avatimé, en plein pays païen, il trouva un village chrétien, fondé par cinq hommes qui, dans la guerre de 1869, s'étant enfuis dans le pays de Ga, étaient devenus chrétiens à la station bâloise de Mayera, revenus dans leur pays ils avaient persévéré dans le christianisme, y avaient gagné quelques païens, et avaient construit une maison pour l'instituteur que leur avait donné la mission de Brême, à laquelle ils s'étaient rattachés.

D'une manière générale, le pays parcouru par Asanté, de Dadeasé jusqu'à l'Abo, est un pays de montagnes, avec des plateaux, tantôt herbeux, tantôt boisés. Les forêts se rencontrent surtout dans les vallées profondes et étroites, et sur les pentes des montagnes. Les territoires herbeux sont très fertiles, et les habitants y cultivent des yams, du riz, du maïs et trois sortes de blé de Guinée. L'air est frais et moins humide que dans l'Akuapem, parce que les forêts n'y prédominent pas. Toutefois il y pleut souvent ; le pays est abondamment arrosé de cours d'eau qui ne tarissent jamais ; le Daka, l'Oti, l'Asouoko et l'Abo portent tous leurs eaux au Volta.



La principale occupation des habitants est l'agriculture ; les femmes filent le coton, le teignent avec l'indigo indigène, et en tissent des vêtements pour leurs maris ; elles font aussi de la poterie et des corbeilles d'osier. Les beaux pâturages qui pourraient nourrir beaucoup de bétail, n'ont que peu de moutons et de chèvres.

Quoique le minerai de fer soit répandu partout, ce n'est guère qu'à Santrokofi et Akpawou qu'on trouve des fonderies et des forges. Les gens de l'Atshati recueillent le miel et vont le vendre à Salaga.

Quant au climat de cette partie de l'Afrique, le Dr Mähly n'estime pas qu'il soit tel que l'existence ou la santé de l'homme, noir ou blanc, y soit menacée. Sans doute il faut que l'Européen s'acclimate, mais il n'est point nécessaire qu'il tombe malade. M. Mähly a fait sur lui-même l'expérience que, dans les premiers temps du séjour en Afrique, on peut se trouver aussi bien portant de corps que chez soi ; à plus forte raison devrait-il en être de même après l'acclimatement. Ce n'est qu'au bout d'un certain nombre d'années que l'appauvrissement du sang réclame un séjour réparateur en Europe. Il en est de même pour tous les pays tropicaux ; s'il y a une différence pour l'Afrique, elle ne provient pas du climat, mais d'une cause spéciale, favorisée, il est vrai, par le climat, ce qui a donné lieu à l'expression *fièvre du climat*, expression impropre aussi bien que fièvre paludéenne, car, d'une part, la fièvre ne règne pas dans tous les pays tropicaux, d'autre part la présence de marais n'est nullement nécessaire pour la faire naître. L'expérience apprend que, sur la plus grande partie de la côte occidentale d'Afrique, la fièvre peut se rencontrer partout, à des degrés d'intensité différents, suivant les lieux et les moments. On peut en conclure que les germes de la maladie existent partout dans le sol, qu'ils se répandent dans l'air et sont, avec l'air, absorbés par le corps. C'est une maladie infectieuse qui, à l'inverse des autres, provient directement et exclusivement du sol et n'est pas propagée par des personnes malades. L'agent de la maladie n'est pas encore parfaitement connu ; on suppose qu'il appartient aux organismes infiniment petits. On ne peut guère songer à le détruire en Afrique, vu sa grande extension, mais si l'homme ne peut pas ne pas absorber les germes du mal, il pourra les empêcher de se loger chez lui et d'y multiplier. Toutefois, jusqu'à ce qu'on en ait trouvé le moyen, les conditions climatériques ne s'amélioreront pas. Aussi le Dr Mähly appuie-t-il les conseils du Dr Fischer dans *Mehr Licht im dunkeln Welttheil* (p. 218), et pense-t-il qu'un optimisme



dangereux peut seul recommander l'établissement, dans cette région, d'Européens pour des travaux agricoles.

---

## CORRESPONDANCE

Loanda, 15 août 1885.

Monsieur,

Abonné à *l'Afrique*, j'y lis toujours avec le plus grand intérêt les correspondances de nos compatriotes Berthoud, D<sup>r</sup> Passavant, etc., et j'ai l'espoir que quelques lignes sur la région du Continent noir, dans laquelle je me trouve, ne vous déplairont pas. Je fais partie de la mission de l'évêque Taylor que vous mentionnez deux fois dans votre journal. Vous avez fait remarquer le caractère *self-supporting* qui distingue cette mission de toutes les autres ; cette entreprise est en effet un essai basé sur des raisons suffisantes aux yeux de son chef, mais elle est sévèrement jugée par le monde en général et par les Sociétés de missions, qui la condamnent comme téméraire. Jusqu'ici toutefois tout s'est passé plus heureusement que nous n'osions l'espérer, malgré les fatigues et les privations que nous avons dû et devons encore endurer. De nombreuses délivrances n'ont fait qu'affermir la foi et le courage des membres de l'expédition. On nous avait prédit maintes fois, qu'avant deux mois les enfants auraient succombé, victimes du fanatisme des parents. Nous sommes heureux de constater, après six mois d'expérience, que les enfants sont beaucoup moins sujets aux maladies que les adultes. Sur un nombre de 42 personnes, un jeune homme a seul succombé, et cela, parce qu'il ne se laissa persuader de se soigner que lorsqu'il fut trop tard. Il faut faire observer ici que nos gens arrivèrent pour la plus mauvaise saison des pluies qui eût visité la côte depuis beaucoup d'années. Le nombre des patients à l'hôpital doubla en peu de temps ; les indigènes souffraient autant que les blancs et pas une seule de mes connaissances n'échappa à la fièvre. Or, nos hommes devant coucher sous des tentes, alors que mouraient quantité de blancs jouissant d'autant de comforts que nous souffrions de privations, nous fûmes bien reconnaissants envers la Providence de nous avoir si merveilleusement préservés. Nous n'avions point de domestiques et tout le travail du ménage reposait sur les épaules des missionnaires. Ceux-ci se passèrent de vin sans que leur santé s'en ressentit, contrairement à l'opinion de tous les résidents africains. Nous ne pouvons que nous louer de la réception cordiale des autorités et des particuliers portugais, tant sur la côte qu'à l'intérieur. La maison de Loanda a successivement évacué ses occupants, deux hommes seulement sont restés en arrière, dont l'un est votre correspondant. A l'intérieur trois stations sont déjà établies et en bonne voie ; plusieurs sont projetées ; le travail est en partie agricole et en partie scolaire. Le gouverneur nous a accordé 150 livres d'école avec une centaine de tableaux de lecture. La première